

dans les nouveaux établissements, où l'engrais animal laisse à désirer, on pourrait faire l'essai de la mousse comme substitut pour la plantation des pommes de terre.—Voici ce que dit M. P. Joigneaux :

Un jour que je voyageais en compagnie d'un brave homme de payan, il me demanda si j'avais entendu parler de l'emploi de la mousse dans la plantation des pommes de terre. Je lui répondis que je n'en avais jamais entendu parler dans aucun pays ni dans aucun livre.—Eh bien, continua-t-il, vous savez que c'est une pratique agricole recommandée dans certains villages de la contrée où nous sommes. On la dit très-bonne. Ce sont les pauvres gens qui l'ont imaginée, et je connais de forts cultivateurs qui aujourd'hui la conseillent. Voici l'histoire de cette invention : Vous savez que la pomme de terre est en quelque sorte le pain du pays, et que les plus pauvres familles ont un coin de terre où mettre les plantes qui donneront la provision de l'année : mais vous savez également que l'engrais n'est pas commun, et qu'à force d'envoyer les bêtes courir les maigres pâturages, on se trouve presque toujours à court de fumier. Eh bien, ceux qui n'ont pas de fumier en suffisance, ou qui même, faute de bêtes, n'en ont pas du tout, ont eu l'idée d'aller à la mousse dans la forêt, et demander à leurs voisins la permission de tremper cette mousse dans les mares à fumiers des cours de ferme.

La permission a été accordée tout de suite, vu qu'il n'y a pas d'inconvénient à donner une fois dans l'année ce qu'on laisse perdre tous les jours.

Aussitôt après, les pauvres gens se sont mis à planter, en ayant soin de recouvrir chaque tubercule d'un peu de terre d'abord, d'une bonne poignée de mousse ensuite, et de remplir par-dessus. Personne n'a ri, parce qu'on aurait eu mauvaise grâce à rire de la misère ; seulement chacun s'est dit :—Voilà de la semence perdue ou à peu près ; pauvre moyen, pauvre récolte.

On se trompait, la première récolte fut bonne ; on recommença l'essai, la réussite continua, et vous pensez bien que l'on y revint. Et à présent, je vous le répète, ce ne sont plus les pauvres qui appliquent la méthode nouvelle, ceux qui sont dans l'aisance s'en mêlent aussi, et tout dernièrement quelqu'un de ma famille m'engageait à en faire l'essai. Qu'en pensez-vous ?

Je lui répondis que le conseil ne me paraissait pas déraisonnable. Et en effet, l'eau de fumier est un bon engrais, et il n'y avait d'étrange que la manière de l'employer. Après tout, qu'on serve du bouillon dans une écuelle ou dans une assiette, il n'en produit pas moins son effet ; qu'on boive au goulot de la bouteille ou dans un verre, on arrive à se désaltérer aussi bien d'une manière que de l'autre.

La mousse, en cette affaire, fait l'office d'éponge d'abord, et ensuite elle doit se comporter à la façon des fumiers longs qui, en soulevant la terre, facilitent la végétation de la pomme de terre.

Nous n'oserions pas conseiller l'emploi de la mousse imprégnée d'engrais dans toute autre culture. Ceux qui s'en sont servis en ont toujours paru mécontents. Ils disent avec raison qu'elle est une mauvaise litière, qu'on n'arrive pas à la faire pourrir. Et en effet, c'est là le désavantage de la mousse. C'est justement parce qu'elle ne pourrit pas, qu'elle tient la terre soulevée,

et que, la tenant soulevée, elle devient nuisible à toutes les récoltes qui se plaisent dans une terre convenablement tassée, et la plupart des récoltes sont dans ce cas. Les plantes tuberculeuses, comme la pomme de terre et le topinambour, font seules exception, et c'est pour cela précisément que la mousse trempée dans l'eau de fumier paraît convenir aux pommes de terre.

La seule crainte que me donne cet engrais, c'est que, dans les années humides, il pourrait bien déterminer la pourriture. Cependant, aucune plainte de cette nature ne m'est arrivée.

Je me demande s'il ne conviendrait pas, après avoir mouillé la mousse et l'avoir retirée de la mare au fumier, de l'exposer par couches minces au soleil, afin de favoriser l'évaporation de l'eau. La partie fertilisante, restant dans la mousse, suffirait aux besoins de la plante, et la pourriture serait moins à craindre qu'en employant cette mousse trop mouillée.

Si nous pouvions, au moment de la plantation des pommes de terre, savoir ce que sera l'année, si elle sera chaude ou humide, nous placerions la mousse tantôt au-dessus du plant de pommes de terre, tantôt au-dessous. Au-dessus, elle serait d'un excellent effet dans les années de sécheresse ; au dessous, elle conviendrait dans les années humides.—P. JOIGNEAUX.

Fourrages détériorés.

L'expérience démontre chaque jour que lorsqu'on arrose des fourrages, même de très-mauvaise qualité, avec de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre du sel, ils acquièrent une saveur agréable qui provoque l'appétit des animaux.

Les anciens reconnaissaient au sel cette propriété remarquable, car il avaient l'habitude de préparer de la paille qu'ils arrosaient avec de la saumure, qu'ils faisaient sécher, et qu'ils administraient ensuite à leur bétail. Cette paille ainsi préparée se conservait très-longtemps sans prendre de mauvais goût.

Dans le Jura, où l'on se livre en grand à la fabrication du fourrage, on a l'habitude de saler les herbages que l'on donne à manger aux vaches. Au moyen de sel on est parvenu à faire manger à ces animaux des plantes sauvages croissant dans des terrains humides et marécageux, et on a observé qu'une fois que les vaches sont habituées à manger ces mauvaises plantes, elles les consomment ensuite, même sans addition de sel.

Apiculture.

De la récolte du miel et de la cire.—La récolte du miel et de la cire se fait bientôt ou plus tard, selon les lieux et les climats. Il faut suivre l'usage du pays où l'on est ; il est ordinairement établi d'après l'expérience.

En général, la récolte du miel se fait dans les trois saisons, du printemps, de l'été, et au commencement de l'automne ; et cela à mesure que les rayons sont complets et les paniers bien garnis ; les abeilles se rebutent et se fatiguent quand on les vendange avant qu'ils soient pleins. La chaleur du climat contribue beaucoup à avancer l'ouvrage : ainsi, dans les pays chauds, on recueille le miel et la cire trois fois l'an, un tiers au printemps, un autre tiers l'été, et autant